



La sorcellerie : on y croit toujours plus qu'on ne croit

Jeanne Favret-Saada

► To cite this version:

Jeanne Favret-Saada. La sorcellerie : on y croit toujours plus qu'on ne croit. Conférence au Musée des Arts Premiers, Apr 2012, Paris, France. halshs-01188429

HAL Id: halshs-01188429

<https://shs.hal.science/halshs-01188429>

Submitted on 31 Aug 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Jeanne Favret-Saada
La sorcellerie : on y croit toujours plus qu'on ne croit

Musée des Arts Premiers
Décalages (12 avril 2012)

1

Selon les paysans du Bocage de l'Ouest français, il existe parmi nous -- nous, les gens ordinaires, vertueux et civilisés --, des humains en apparence tout aussi ordinaires mais ontologiquement dissemblables. Ils sont de simples paysans comme nous, ils vivent dans notre voisinage depuis toujours, mais ils sont secrètement obsédés par l'envie dévorante de s'approprier nos forces, nos richesses et nos vies. Ils ont trouvé le moyen d'obtenir une *force anormale*, surnaturelle, qui leur permet de jeter des sorts sur les bêtes, les gens et les biens de notre ferme. De cette force, on ne sait pas grand chose, sinon qu'elle n'a pas d'origine ni de fin, que ceux qui en disposent n'en sont pas les maîtres, mais que celle des sorciers nous jette dans des malheurs en série, de plus en plus dramatiques, dont le terme peut être la ruine ou la mort. Car nous n'avons pour nous défendre qu'une force ordinaire, celle de tout un chacun, qui permet à notre famille de vivre en bonne santé, de se reproduire, et d'exploiter son domaine : elle est hélas limitée, donc insuffisante, quand elle est confrontée à la force illimitée des sorciers.

Quand un ethnologue enquête sur les représentations et les pratiques magiques, il présuppose que ses interlocuteurs croient dur comme fer à ce genre de choses, que leur conviction est stable, et qu'il existe une ligne de démarcation séparant nettement, d'un point de vue cognitif, la population générale en deux lots, les croyants et les incroyants -- l'ethnologue figurant, bien sûr, parmi les incroyants.

Or mon travail montre que cette ligne de séparation entre les humains n'existe qu'à la limite, car il est exceptionnel qu'on adhère à une idée ou qu'on la rejette à 100%. La plupart du temps, la ligne de séparation entre croyance et incroyance est intérieure à chacun, et elle n'est jamais fixée une fois pour toutes -- pas même dans le for intérieur de l'ethnologue, ce sceptique de profession.

Au total, à la fin d'une enquête, une seule différence subsiste entre l'ethnologue et ses enquêtés : les paysans bocains se réfèrent aux idées de leurs ancêtres sur la sorcellerie, et ils se disent assurés que, vraies ou fausses, elles constituent un bloc inaltérable de pensées et de pratiques tirées d'un fonds immémorial. Pourtant, si l'enquêteur compare, comme je l'ai fait, les déclarations actuelles des ensorcelés avec celles que leurs ancêtres avaient faites un siècle plus tôt, il mesure à quel point la pensée sorcellaire est plastique et sujette à réinvention : sous la forme où je l'ai vue fonctionner, elle est une création originale du XXe siècle¹.

Lorsque je suis arrivée dans le Bocage, j'ai commencé par faire le tour des notables, parmi lesquels des prêtres catholiques. Tous condamnaient avec fermeté les croyances nécessairement fausses des paysans, sans s'aviser qu'eux-mêmes (les prêtres et leurs fidèles) tenaient pour vrai le scénario si extravagant du salut chrétien. Les notables indifférents à la religion le tenaient au moins pour estimable en raison des services qu'il était censé avoir rendus à la civilisation occidentale. Selon ces dernières autorités, le scénario du salut chrétien ne souffrait de toutes façons aucune comparaison avec les idées

¹ J. F.-S., *Désorceler*, op. cit. chapitre 3, "L'invention d'une thérapie". Il est piquant de voir que le grand Claude Lévi-Strauss, prié de préfacier une ethnographie de la sorcellerie en Berry, a lui aussi succombé à l'illusion archaïque : *"Depuis des siècles et sans doute des millénaires, [...] les mêmes croyances et les mêmes techniques se perpétuent ou se reproduisent, souvent dans le plus petit détail."* Et il insiste : *« La sorcellerie étant stérile et non susceptible de progrès »,* ses fidèles continuent aujourd'hui *« à penser comme on a toujours pensé. »* Cl. Lévi-Strauss, préface à M. Bouteiller, *Sorciers et jeteurs de sorts*, Plon, 1958, p. 3.

paysannes sur la sorcellerie car être catholique n'empêche pas d'être moderne, tandis qu'il faut être arriéré pour croire aux sorts.

Toutefois, les paysans -- d'ailleurs catholiques -- que je rencontrais jour après jour étaient aussi modernes que nous, les autres Français, et, d'une façon générale, ils étaient très semblables à nous : ils allaient à l'école publique puis au lycée, ils savaient manier les relations de causalité, ils regardaient la télévision tous les soirs -- bref, ils étaient des Français ordinaires qui participaient sans le savoir -- comme chacun d'entre nous -- à la culture nationale.

Simplement, quand ils étaient pris dans une suite de malheurs incompréhensibles, ils pouvaient s'adresser à un désorceleur pour les tirer d'affaire. C'est ce dispositif particulier de sortie des malheurs répétés et incompréhensibles que j'ai peu à peu découvert. A mesure que mes interlocuteurs ont réalisé que je prenais leurs plaintes au sérieux au lieu de condamner leurs convictions soi-disant idiotes et dangereuses, ils m'ont révélé leur dispositif de sortie des malheurs, le désorcèlement. Je ne m'y attendais guère car la littérature ethnologique était muette sur cet aspect central de la sorcellerie.

Représentez-vous une ferme consacrée principalement à l'élevage. Pas riche, mais pas misérable. Exploitée par un fermier qui connaît son métier autant qu'un autre. Elle est aux prises, depuis plusieurs mois, avec des malheurs imprévisibles et qui se répètent sans raison : les bêtes et les gens deviennent stériles, tombent malades ou meurent, les vaches avortent ou tarissent, les végétaux pourrissent ou sèchent, les bâtiments brûlent ou s'effondrent, les machines se détraquent, les ventes ratent... Les fermiers ont beau recourir aux spécialistes reconnus -- médecin, vétérinaire, mécanicien... --, ceux-ci déclarent n'y rien comprendre.

Tous ces malheurs sont pensés comme une perte de force pour le chef d'exploitation et de famille. C'est à lui seul que s'adresse l'annonce rituelle de l'état d'ensorcellement -- « *N'y en auraient-il pas, par hasard, qui te voudraient du mal ?* » --, c'est lui seul qu'on dit ensorcelé, même s'il ne souffre personnellement de rien. Vaches, betteraves, tracteurs, enfants, porcheries, épouse et jardins ne sont jamais atteints pour eux-mêmes, mais pour leur relation au chef d'exploitation et de famille, parce que ce sont ses cultures, ses bêtes, ses machines, sa famille. Bref, ses possessions.

Celui qui pose la question fatale est souvent un ami, et toujours quelqu'un qui est passé par la même crise et qui s'en est sorti grâce l'intervention d'un désorceleur. Au nom de son expérience, il fait donc l'annonce d'un possible ensorcellement : sans doute qu'« *un sorcier te rattire ta force* ». Le sorcier serait, lui aussi, un chef d'exploitation / chef de famille : proche mais non parent de l'ensorcelé, il est pourvu d'une *force anormale*, toujours maléfique, qu'il est censé exercer en pratiquant des rituels précis, ou bien en utilisant les canaux ordinaires de la communication, le regard, la parole et le toucher. La *force anormale* du sorcier, pompant la *force normale* de sa victime, constitue les deux exploitations en vases communicants : à mesure que l'une se remplit de richesses, de santé et de vie, l'autre se vide jusqu'à la ruine ou la mort.

C'est pourquoi l'on finit par consulter un magicien professionnel, le désorceleur, lui aussi pourvu d'une *force anormale*, bénéfique pour son client et maléfique pour les agresseurs de celui-ci. Une fois son diagnostic fait, le désorceleur mobilise sa *force* à l'occasion d'un rituel qui a pour objectif d'annuler celle du sorcier, tout en permettant à l'ensorcelé de récupérer son potentiel bio-économique : santé, fécondité des bêtes, fertilité des terres... C'est du moins ce qui se passe en principe : selon les ensorcelés, « *ce qui y fait* », c'est le rituel.

Toutefois, quand on assiste aux séances de désorcèlement, comme je l'ai fait pendant deux ans, on réalise que la sortie des malheurs en série est un processus complexe qui s'étale sur plusieurs mois, un peu comme une psychothérapie. Sauf que dans le cas du désorcèlement, le psychique et le corporel, le verbal et le non verbal, les gens, les bêtes et les biens..., tout cela est pris dans un même mouvement. On pourrait dire qu'il s'agit d'une psychothérapie familiale, mais ce serait une étrange psychothérapie où il est autant question de porcs, de betteraves et de tracteurs que de membres de la famille, et où le psychique n'est jamais traité en tant que tel.

Quelle que soit la manière dont on la qualifie, il y a donc là une institution locale, le désorcèlement, dont la possibilité repose sur deux conditions plus générales. D'une part, une conception de l'exploitation familiale agricole promue par l'Etat et régie par le droit rural, dans laquelle seul le chef de famille peut être le chef d'exploitation. D'autre part, une conception commune au monde paysan français de la compacité d'une exploitation : les gens, les bêtes, les machines, les végétaux et les bâtiments sont pensés comme un seul corps, celui du chef de famille et d'exploitation ; si bien le registre que nous nommons psychique, dans la culture savante, n'est pas formellement distingué des registres corporel et matériel². Dans ce cadre conceptuel, plus général, l'ensorcellement -- un conflit potentiellement mortel entre des être humains inégalement dotés de *force* --, et le désorcèlement -- un mode de sortie de ces crises vitales par l'intervention d'un tiers lui aussi doté de *force anormale* -- sont propres au Bocage de l'Ouest.

2

Voici donc la situation à propos de laquelle je souhaite interroger la notion de croyance. Je le ferai par la mise en relation de deux catégories d'énoncés

² J'en veux pour preuve les témoignages de très nombreux lecteurs issus de régions aussi diverses que l'Alsace, l'Ariège ou la Savoie.

bocains sur le sujet : d'une part, « *Faut y être pris* {dans les malheurs répétés} *pour y croire* », ou encore « *Celui qui n'y est pas pris, il ne peut pas y croire* » ; d'autre part, « *On y croit toujours plus qu'on ne croit* ».

Selon le premier genre d'énoncés {« *Faut y être pris pour y croire* »}, le fait d'accorder foi aux idées sorcellaires est la conséquence d'une situation particulière, être pris dans des malheurs répétés. C'en est la conséquence, et non la cause ou le préalable. Selon le second {« *On y croit toujours plus qu'on ne croit* »}, les choses ne sont pas aussi simples : cette situation particulière, être pris dans des malheurs répétés, et sa conséquence, ajouter foi aux idées sorcellaires, ont été inscrites en chacun, depuis toujours, à titre de possible. Entre ces deux genres d'énoncés il y a du jeu, au sens où on le dit en mécanique à propos de l'espace laissé libre pour la course d'un objet : ainsi quand on « donne du jeu » à une fenêtre ou à un tiroir.

Malheureusement les sciences sociales ne font pas droit à cette possibilité du jeu entre deux conceptions de la croyance sous prétexte que l'idéal scientifique prescrit d'utiliser des termes dépourvus d'ambiguïté. Il se trouve que « croire » est un verbe d'attitude qui peut exprimer aussi bien la certitude que la supposition avec ses infinis degrés -- depuis la quasi-certitude jusqu'au quasi-scepticisme. Dire qu'Untel « croit » en la méchanceté des sorciers, en la virginité de Marie ou en l'auto-régulation du capitalisme, c'est avoir à l'esprit une seule des nombreuses attitudes envers ces objets qu'autorise la sémantique de « croire ». Désireux d'éliminer l'ambiguïté, les ethnologues attribuent à leurs enquêtés une attitude et une seule, la pleine conviction. Mais en procédant de la sorte, ils mutilent la réalité qu'ils sont censés décrire : dans les faits, il y a du jeu entre les mille fluctuations des attitudes indigènes en matière de sorcellerie, et c'est ce jeu qui doit faire l'objet d'une ethnographie de la « croyance ».

En effet, attribuer un état de conviction stable aux ensorcelés du Bocage est une erreur empirique grossière. Sauf en de rares instants, personne là-bas ne

croit aux sorts sur le mode de la certitude. L'accès à une cure de désorcèlement exige seulement que les demandeurs soient pris dans une spirale de malheurs incompréhensibles et qu'ils ne tiennent pas les sorts pour une hypothèse inenvisageable. Ensuite, tout le travail du désorceleur se déroule sous le signe de la supposition, hors les moments d'exception dont je viens de parler. Quand je reconduisais les ensorcelés chez eux, après une séance au cours de laquelle ils avaient vécu deux ou trois moments de certitude, j'étais stupéfaite par la rapidité avec laquelle ils retombaient sur leurs pieds, c'est-à-dire dans une attitude de supposition -- avec bien sûr, des oscillations. Ces expériences m'ont conduite à l'affirmation suivante : le travail du désorceleur consiste à faire passer les consultants de divers degrés de supposition à une minute ou deux de certitude, sans exiger leur conversion à un état stable. Ce peu de certitude, si laborieusement obtenu et qu'il faut reconquérir à chaque séance, est d'ailleurs absolument nécessaire pour que les consultants opèrent la mutation dans leur façon d'être qui les fera sortir de la répétition.

Nous les urbains, les modernes, les ethnologues, les supposés représentants de la culture savante, nous sommes donc assurés que les paysans bocains, eux, adhèrent à 100% à la sorcellerie dans sa forme la plus dogmatique ; et qu'eux seuls sont tentés par cette manière de penser les crises vitales de l'existence. Mais il se trouve que nous sommes régulièrement fascinés par les fictions ou par les cas rapportés de sorcellerie comme le montre le succès de ce thème dans les livres, les films ou à la télévision. Pourquoi serions-nous séduits, puisque nous ne disposons pas de la sorcellerie dans notre tradition culturelle ? Et dira-t-on que, de ce fait, nous y « croyons », nous aussi ? Assurément non, en tout cas pas à la manière des paysans bocains pris dans une crise de sorcellerie. Comment, alors ?

Les récepteurs de récits ou de cas de sorcellerie que nous sommes en prennent connaissance dans le cadre d'un pacte de lecture que l'auteur nous

propose. Ce qu'on appelle en théorie littéraire le *pacte fictionnel* (« ce n'est qu'une histoire ») ou en anthropologie, le *pacte de l'écriture ethnographique* (« ce ne sont que des paysans ») dispense le lecteur urbain de toute responsabilité intellectuelle. C'est pourquoi il peut s'autoriser à compâtrer avec les héros malheureux qui se débattent dans un cycle infernal de malheurs, il n'est pas tenu d'objecter à l'idée que des sorciers envieux utiliseraient leurs pouvoirs supranormaux pour siphonner les forces, les richesses et les vies des ensorcelés, et il peut jouir sans entrave du formidable impact émotionnel d'une telle situation. Se laisser fasciner par une évocation de la sorcellerie, ce n'est donc pas y croire au sens où l'on aurait la certitude que le récit décrit un état réel du monde ; mais c'est donner un certain poids à la supposition qu'il pourrait exister -- « et si... ? » --, c'est y croire, en somme, sans le savoir.

Or selon mon expérience, rien n'est plus fragile que ces garde-fous constitués par les contrats de lecture entre auteur et lecteur, destinés à maintenir l'adhésion à la sorcellerie sur le mode mineur de la supposition. Ceci, pour deux motifs. D'une part, les idées sorcellaires ne sont pas avant tout des affirmations sur l'état du monde ou sur la nature des êtres qui le peuplent : leur raison d'être réside dans une stratégie pour sortir du malheur répété et incompréhensible (c'est pourquoi j'ai pu parler dans *Désorceler* d'une « thérapie sorcellaire »). Cette raison d'être autorise certains récepteurs de récits, pour peu que le besoin s'en fasse sentir dans leur vie, à demander pour eux le bénéfice de cette thérapie. Les uns m'écrivent pour me demander les coordonnées de ma désorceleuse ou de tout autre spécialiste magique dont je garantirais le sérieux ; les autres (parmi lesquels des médecins, des intellectuels et même quelques directeurs de Laboratoires de recherche) me prient tout bonnement de les désorceler. Conclusion : n'importe quel malheureux confronté à une incompréhensible répétition des malheurs -- quelle que soit sa culture -- peut adhérer aux scénarii sorcellaires du Bocage.

D'autre part, les idées sorcellaires du Bocage traitent -- à leur façon, particulière -- des exigences universelles de la vie en société. Les travaux de François Flahault sur les contes³ ont montré que ces universaux sont présents dans toutes les sociétés humaines, et qu'ils y étaient déjà avant l'introduction de l'écriture. Ils s'incarnent dans des récits dont l'intrigue, les personnages et les motifs sont étonnamment stables, bien qu'évidemment la manière de les dire varie d'une région à une autre. Considérés dans leur globalité, les contes témoignent du travail nécessaire pour que les clauses du contrat social soient rappelées à tous, adultes comme enfants, une génération après l'autre. Ils expriment l'idée que la réciprocité (« l'échange » selon Lévi-Strauss) est au fondement de la vie sociale -- affirmation qu'on trouve aussi au cœur de la pensée sorcellaire.

Réduite à son noyau -- au petit nombre d'idées indispensables pour qu'on puisse parler de sorcellerie bocaine et de rien d'autre --, cette pensée oppose certains fondamentaux de l'interaction sociale à leur possible transgression par le sorcier. Elle expose le point de vue exclusif des victimes, les ensorcelés, et de leurs champions, les désorceleurs : même dans les récits de la tradition, ils sont les seuls énonciateurs possibles de paroles sur la sorcellerie -- les sorciers présumés se murant dans un silence obstiné parfois rompu par un ricanement. D'une façon générale, l'ensorcelé se présente comme un être respectueux des règles de la réciprocité, tandis que son adversaire en serait un transgresseur systématique.

³ Notamment *La Pensée des contes*, Anthropos-Economica, 2001.

Noyau des idées sorcellaires

	Ensorcelé	Sorcier
1	Force normale	Force anormale
2	Bien	Mal
3	Limitation	Illimitation
4	Visible	Invisible
5	Pâtir	Agir
	Mourir	Tuer

Une lecture **horizontale** de ce tableau montre que les ensorcelés se définissent par des traits antagonistes à ceux qu'ils attribuent aux sorciers : entre les deux cases d'une même ligne, il y a une disjonction radicale : ou bien son occupant est intégralement ce trait, ou bien il est intégralement son contraire. Par contre, une lecture **verticale** du tableau additionne les traits d'une même colonne et définit le sort final de chacun des intéressés, mourir ou tuer.

Les **lignes** énumèrent les cinq traits antagonistes et inverses qui définissent les deux partenaires d'une crise de sorcellerie l'un par rapport à l'autre.

Ligne 1. L'ensorcelé ne dispose que d'une **force normale**, seulement humaine, qu'il investit dans son domaine, sa famille et sa ferme : du fait de l'attaque de sorcellerie, il dit n'avoir "*plus de force à rien*". Tandis que le sorcier aurait accès à une **force anormale** qui s'exercerait sans médiation ni délai, qu'il brancherait sur le domaine de l'ensorcelé, dont il aspirerait la force normale comme le ferait un siphon. L'ensorcellement est donc un relation inégale et dynamique entre un "pas assez" de force, et un "trop" de force.

Ligne 2. L'ensorcelé prétend se conformer aux seules exigences du **bien**, au point de tendre l'autre joue à ses adversaires ; tandis que le sorcier n'aimerait que le **mal** et raisonnerait en cynique : pourquoi jouerait-il la comédie du bien, puisque sa force anormale lui permet d'obtenir la récompense que visent les gens vertueux ?

Ligne 3. L'ensorcelé se contente de son lot, il inscrit ses désirs dans les bornes du monde commun où coexistent des êtres ontologiquement semblables et dotés chacun d'une force **limitée** dont l'origine est identifiable. Au contraire, le sorcier ne serait jamais comblé, il éprouverait une avidité **illimitée** pour les biens d'autrui, même s'il n'en avait nul besoin : il vivrait dans un monde où il n'y a pas de place pour deux.

Ligne 4. Les biens, la force et l'activité de l'ensorcelé sont **visibles**, étalés au grand jour car il n'a rien à cacher. Tandis que les maléfices du sorcier seraient **invisibles**, comme le serait sa force anormale : on ne le voit jamais jeter des sorts.

Ligne 5. L'ensorcelé ne peut et ne sait que **pâtir** : il se comporte comme une proie, se bornant à déplorer les dégâts produits dans son domaine par la force anormale du sorcier. Tandis que le sorcier se comporterait comme un prédateur **activiste**, toujours en quête des biens, de la santé, de la vie d'autrui.

La lecture des deux **colonnes**, une à une, indique l'enchaînement de ces cinq traits, l'effet de leur **cumul** pour chacun des deux partenaires d'une crise de sorcellerie. Dans la colonne de gauche, celle de **l'ensorcelé** : tout humain pourvu d'une **force** simplement ordinaire, qui veut et qui fait le **bien**, dont les désirs s'inscrivent dans la **limite** d'un monde à partager avec d'autres, dont les actions sont **visibles**, risque d'être réduit à la **passivité** et à la faiblesse car il existe, dans son voisinage, des humains en apparence semblables à lui mais

dotés d'une avidité infinie et de pouvoirs incomparablement supérieurs, les **sorciers**.

En termes plus généraux, cette ontologie énonce des **impossibilités** : on ne peut pas être à la fois bon et suffisamment fort ; bon et actif ; bon et prospère ; bon et, à terme, vivant dès lors qu'il existe une *force anormale* à laquelle certains seulement ont accès. L'action humaine se réduit alors à l'alternative « mourir ou tuer ».

Il suffit d'avoir ce tableau présent à l'esprit pour comprendre le changement de situation qu'introduit la consultation, par l'ensorcelé, d'un **désorceleur**. Car celui-ci conjoint le bien et la force anormale, opérant un croisement entre les manques de l'un (l'absence de force anormale pour l'ensorcelé) et les manques de l'autre (l'absence de bien pour le sorcier). Du coup, contrairement à l'ensorcelé : le désorceleur est bon mais pas trop ; il n'est pas réduit à une posture passive ; les autres aptitudes dont il est pourvu (l'illimitation et l'invisibilité) lui permettent de combattre le sorcier sur son propre terrain. Enfin, le désorceleur, pas plus que le sorcier, n'est le Maître de la force anormale. Tous deux disposent d'une certaine quantité de cette force, et c'est ce qui va leur permettre de se mesurer, sans qu'on puisse prédire qui sera le vainqueur.

C'est précisément en s'appuyant sur son hybridité que le désorceleur va s'employer à instaurer un chiasme entre le bien et la force anormale chez l'ensorcelé, à le compromettre avec un peu de mal pour le brancher sur de la force, à le faire sortir de la passivité et renouer avec la vitalité. Je vous dis cela dans des termes très abstraits par manque de temps, mais j'examine dans *Désorceler* le travail d'une Madame Flora qui explore avec minutie les mille rapports de force auxquels son client est confronté au cours des quelques mois d'un désorcèlement. Du fait que le psychologique, le biologique, le social, etc. ne sont pas pensés comme des registres ontologiquement séparés, le désorceleur,

quand il parvient à mettre en mouvement l'un d'entre eux, embraye sur les autres : réussir la vente d'une bête entraîne une propension à sortir de la passivité.

3

Bien sûr, ces idées sur le malheur et le désorcèlement sont particulières à un territoire -- le Bocage de l'Ouest -- et à une situation -- une activité professionnelle familiale centrée sur le vivant. Mais beaucoup de ceux qui m'ont écrit après la sortie de mes livres y ont reconnu leur propre situation, celle de victimes de malheurs répétés et incompréhensibles. Ils ont compris que, malgré telles bizarreries locales, la pensée sorcellaire bocaine formule certains universaux de la vie en société, et ils me demandent de prélever dans mon expérience d'ethnologue le programme d'action dont ils ont tant besoin pour se rétablir. Leur identification est d'ailleurs facilitée par le fait que le discours de la sorcellerie bocaine expose le point de vue exclusif des victimes et de leurs champions, les désorceleurs.

Quelle que soit leur tradition culturelle, les victimes de malheurs répétés et incompréhensibles peuvent donc adhérer à certains éléments au moins de la sorcellerie bocaine : des gens qui ont la mort aux trousses n'ont pas les moyens de faire des chichis avec les différences culturelles. Ils cessent de considérer les paysans ensorcelés comme des sauvages, et ils n'ont aucun mal à se reconnaître dans les représentations sorcellaires. Le fait que le noyau de cette pensée ne sépare pas l'ontologie et la morale de la psychologie suscite en eux l'espoir fou d'une reconstruction de soi et du monde qui fasse échec à la répétition. De là, ils sautent sans transition à ce qui leur importe le plus : l'effet du désorcèlement, la fin des malheurs. Pour s'en sortir, pour instaurer une conjonction entre soi et la force anormale, il faut puiser dans le fonds d'illimitation -- c'est-à-dire aussi dans le fonds de haine et d'agression, sources de la force -- que chacun porte en soi. C'est ce qu'ils ne veulent pas savoir (car ils entendent conserver les

avantages de la moralité et de la civilité), et ce que le désorcèlement bocain les dispense de savoir.

D'une façon plus générale, la sorcellerie bocaine paraît instituer d'un même mouvement un soupçon fondamental sur la fragilité du contrat social et une méthode pour le consolider par une activité perpétuelle de reconstruction du soi et du groupe -- réalités d'ailleurs également précaires. Le Bocage a suscité une culture qui nourrit un espoir modeste quant à la solidité du social et qui l'appuie sur une ontologie minimale. Plutôt que l'un de ces mondes indigènes enchantés qu'exaltent les anthropologues, avec leurs pensées ultra-sophistiquées et leurs luxuriantes « forêts de symboles », la sorcellerie bocaine suscite, avec quatre bouts de ficelle, une réflexion fondamentale sur la disjonction entre la force et le bien ou la vie -- problème qui ne concerne pas que les sociétés du Bocage.